

PATRÍCIA MELO

Le voleur de cadavres

roman traduit du portugais (Brésil) par Sébastien Roy



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Après un revers professionnel, un homme quitte São Paulo pour se mettre au vert dans une petite ville tranquille aux portes du paradis écologique du Pantanal.

Il somnole sur une berge du Paraguay quand le fracas de l'explosion d'un avion privé qui plonge dans le fleuve le sort de sa torpeur. Se portant charitablement au secours de la victime, il trouve dans le cockpit le corps sans vie du pilote et, sur le siège du passager, un sac à dos avec une bonne mesure de cocaïne. Faut-il signaler le cadavre aux autorités ou se tirer avec la blanche ? La décision s'impose mais elle comporte son lot de désagréments car, même si “trouver n'est pas voler”, notre bon Samaritain commence à explorer en pente douce les chemins sinueux de la corruption de l'âme pour s'enfoncer dans l'immoralité la plus vile, entraînant dans sa chute une faune haute en couleur.

Substituant à la jungle urbaine l'exubérance naturelle d'un éden tropical, Patrícia Melo complète ici un panorama implacable du Brésil contemporain et de ses petits arrangements avec la morale ; une bassesse ordinaire qui franchit allégrement la ligne de l'équateur.

PATRÍCIA MELO

Dramaturge et romancière, Patrícia Melo est née à São Paulo. Elle a publié O Matador (Albin Michel, 1996) et plusieurs titres chez Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

O MATADOR, Albin Michel, 1996 ; J'ai lu, 1999.
ÉLOGE DU MENSONGE, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 501.
ENFER, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 657.
ACQUA-TOFFANA, Actes Sud, 2003.
LE DIABLE DANSE AVEC MOI, Actes Sud, 2005.
MONDE PERDU, Actes Sud, 2008.

Illustration de couverture : © Ken Keirns

Titre original :

Ladrão de cadáveres

Éditeur original :

Editora Rocco Ltda, Rio de Janeiro

© Patrícia Melo, 2010

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-01454-4

PATRÍCIA MELO

Le voleur de cadavres

roman traduit du portugais (Brésil)
par Sébastien Roy

ACTES SUD

pour Pedro Henrique

PARTIE I
LE CADAVRE

Les cadavres ne supportent pas l'état nomade.

TOMÁS ELOY MARTÍNEZ

Nous nous vautrons dans la chaleur.

J'entends des pas sur la dalle latérale, mais ne trouve pas la force de crier.

Ils murmurent, trébuchent et brisent quelque chose. Ils rient.

En bas, le vélociste est fermé. Les enfants du quartier, en bande, s'amuse à épier les voisins. Ils montent sur les toits, grimpent aux arbres, se mettent aux lucarnes. Au loin, j'entends le bruit des planches à roulettes qui écorchent l'asphalte. Ils sifflent.

Putain d'Indiens de pacotille, dit Sulamita, en sortant du lit toute nue pour se rendre dans la salle de bains.

Tout en bas, la vieille crie. L'Indienne. Hier encore, elle m'a dit qu'elle savait tresser la paille d'*acuri*.

Quand elle couche avec moi, Sulamita s'énerve. Elle dit que je devrais trouver du travail, sortir d'ici, chercher un autre quartier. Bande d'Indiens de merde, répète-t-elle.

J'aime cet endroit. Et aussi Corumbá. Et je me suis déjà habitué aux enfants, qui profitent souvent de mes sorties pour fouiller dans mes affaires. J'aime aussi la vieille Indienne et je ne l'oublie jamais quand je vais à la pêche.

J'entends Sulamita remplir un seau d'eau dans la salle de bains. Fais pas ça, dis-je, en vain. Sur la pointe des

pieds, elle s'approche de la porte et surprend les enfants,
de dos, perchés à la fenêtre.

J'entends les enfants déguerpir en criant et riant, après
la douche qu'ils ont reçue.

Alors seulement j'ouvre les yeux.

On est dimanche.

Le reporter dit : Trente-trois mille jeunes mourront assassinés au cours des quatre prochaines années. J'imagine un policier ouvrant le feu sur eux. Les Noirs. Abattus dans le dos, j'imagine. Les pauvres. Je vois la matière encéphalique collée au mur où se déroule la tuerie. Et les bords de la blessure. Le reporter dit : Les victimes, d'après les statistiques, seront noires ou mulâtres. Il faudra que quelqu'un nettoie les trottoirs, me dis-je.

J'aime entrer dans ma camionnette rouge qui tombe en ruine, allumer la radio et, dans le confort du ronronnement, après avoir pris une douche froide et bu un café noir, écouter le speaker parler de crises boursières dans le monde, de massacres, de tremblements de terre, d'attaques des talibans, d'enlèvements, d'inondations, d'homicides, de pandémies, de viols et d'embouteillages kilométriques. Ces choses-là me calment. Cela fait partie de mon rétablissement, cette façon de penser. J'écoute tout cela avec l'agréable sensation de n'être la cible de rien, je suis en dehors des statistiques, je suis pas riche, je suis ni noir ni musulman, voilà ce que je pense, je suis en sécurité, à l'abri dans mon véhicule, tandis que je vais jusqu'au village des Remédios, et que je prends l'Estrada-Velha, ma fenêtre toujours baissée, pour sentir l'odeur de la brousse qui m'envahit les narines.

Parfois, Sulamita dort chez moi et, ces jours-là, je passe mon antivirus personnel en l'écoutant raconter les histoires du commissariat où elle travaille comme auxiliaire administrative. Saisies de drogues, mandats d'arrêt, accidents, corruption et fraudes. La vérité, c'est que des tas de gens se font baiser. Aujourd'hui, tandis qu'on mangeait du pain frais, elle m'a parlé d'une femme qui s'est présentée au commissariat avec un couteau enfoncé dans l'oreille.

Voilà comment j'ai débuté ce dimanche. Jusqu'ici, pas de problème, me dis-je. Au moins, j'ai pas de couteau dans l'oreille. Tout va bien. J'ai la situation en main, à vous.

Je me suis arrêté sur le premier pont, je suis descendu jusqu'à l'embouchure du canal et je suis resté là, à écouter le croassement des grenouilles, et à me demander où j'irais pêcher.

Je me suis rappelé le jour où Sulamita et moi nous étions allés à vélo jusqu'à la grotte. Une idée à la con, a dit Sulamita. Le chemin était trempé par les crues, on avait de la boue jusqu'aux chevilles. Sulamita n'a pas arrêté de se plaindre en poussant son vélo pendant tout le trajet. Après, nous nous sommes baignés dans les eaux glacées de la grotte.

Depuis le pont, on ne voyait presque aucun animal, pas même un cabiai ou un caïman, à cause des fermes avoisinantes. Des toucans et des geais survolaient la végétation basse, à la recherche de nourriture dans les flaques d'eau qui reflétaient la lumière du soleil.

Il faisait tellement chaud que les camions qui transportent du bétail à travers la région ne s'aventuraient pas sur les routes. La sueur coulait sur mon visage.

J'ai regagné la voiture et je me suis enfoncé dans la brousse, au milieu des *carandás*. J'ai continué jusqu'où

la piste le permettait, avec mon barda de pêcheur, la glacière pleine de bières, le moulinet, la canne et l'hameçon, et un peu de *paçoca*.

J'ai laissé la voiture sous un arbre, et j'ai marché jusqu'au fleuve Paraguay, avec mon matériel de pêche et mon filet. Je ne sais pas combien de temps j'ai marché. Mes tempes battaient sous le soleil. En chemin, je me suis arrêté à l'entrée de la grotte, celle que j'avais visitée avec Sulamita. Épuisé, j'ai ôté mes vêtements et j'ai flotté quelque temps, sentant la fraîcheur sur mon corps, jusqu'à ce que mes tempes cessent de battre.

Rétabli, j'ai suivi la piste jusqu'au fleuve.

C'était le mois de janvier, quand les bancs de poissons remontent le courant pour pondre en amont des rivières. À cette époque, la pêche est interdite, on ne peut pas se servir d'épervier, ni de filet, ni de nasse. L'avantage, c'est qu'on a tout l'endroit pour soi.

Je me suis assis, j'ai décapsulé une bière, c'était un de ces dimanches tranquilles, ensoleillés, où la pensée vagabonde sans direction ni préoccupation.

J'ai passé tout l'après-midi ainsi, un peu grisé par la bière, à regarder le fleuve s'écouler. Une brise tiède soufflait sur mon corps.

J'ai pêché tout ce que je pouvais emporter avec moi jusqu'à la voiture. Deux *pacus*, un poisson-chat et trois *piavuçus*, moins de dix kilos.

Ensuite, je me suis étendu à l'ombre, j'ai mangé un peu de *paçoca* et j'ai fermé l'œil, en attendant que la température baisse pour prendre le chemin du retour. Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi. J'ai rêvé qu'il me fallait enregistrer des lignes et coordonner les téléphonistes à travers le système radio, à vous. Cela faisait déjà un bout de temps que tout était fini mais la radio hantait toujours mes cauchemars.

Je me suis réveillé avec de la tachycardie, en entendant le bruit du moteur. J'ai regardé vers le ciel et j'ai vu l'avion qui volait bas, j'ai pensé que c'était pour prendre des photos aériennes.

Je ne sais même pas très bien comment c'est arrivé. Soudain, une explosion, et l'avion a plongé dans le Paraguay, comme un martin-pêcheur.

Le nez de l'avion était immergé dans une partie plus étroite et accidentée du fleuve Paraguay, un tronçon non navigable, une des ailes s'était fichée dans le lit peu profond. Une fumée noire sortait du moteur.

J'ai ôté mon pantalon, mes tennis, je suis entré dans le fleuve et j'ai nagé jusqu'à l'appareil. Le niveau de l'eau m'arrivait un peu au-dessus de la taille. Dès que je suis monté sur le fuselage, j'ai aperçu le pilote, un type grand, jeune, au visage osseux. Le sang giclait sous pression de sa blessure au front.

J'ai forcé la porte de droite, en partie hors de l'eau, et je suis entré. J'ai dit au pilote de ne pas s'inquiéter, je l'amènerais jusqu'à ma voiture et nous appellerions les secours en utilisant mon portable. Vous avez beaucoup de chance, ai-je affirmé, tandis que je le libérais de sa ceinture de sécurité, vraiment beaucoup de chance, tomber du ciel et rester en vie.

C'est alors qu'il a tourné de l'œil, quand je lui disais que c'était un veinard. Avant, il a poussé un soupir étouffé, presque un gémissement. J'ai tâté son pouls, rien.

Une sensation d'épouvante s'est alors emparée de moi.

L'eau commençait à entrer dans l'avion. J'ai ouvert la porte du côté gauche, pour éviter que nous ne soyons

emportés, sans trop savoir si mon raisonnement était juste.

Essoufflé, buvant la tasse, j'ai regagné la rive à la nage, craignant à présent les piranhas. J'ai essayé d'allumer le portable qui se trouvait dans la poche de mon pantalon, mais je ne captais aucun signal.

Je suis revenu à l'avion, je suis entré dans la cabine et me suis assis sur le siège du copilote. Pendant quelques minutes, j'ai écouté l'eau qui battait contre le fuselage, réfléchissant à ce que je pouvais faire. Il valait peut-être mieux sortir le gars du fleuve. Cependant, je n'avais aucune chance de le porter jusqu'à la camionnette. Il était plus fort que moi, le gars, il devait peser dans les quatre-vingts kilos. Je pourrais le traîner jusqu'à la voiture. L'idée m'a troublé. Porter un cadavre.

Je me suis dit aussi que je pourrais tout aussi bien le laisser ici, jusqu'à l'arrivée des secours.

De la route, je pourrais appeler la police. En moins de trois heures, les agents seraient là.

J'ai tâté encore une fois son poul. C'est alors que j'ai remarqué le sac à dos en cuir, accroché derrière le siège par les bretelles.

À l'intérieur, j'ai trouvé un paquet facilement reconnaissable, de ceux qu'on voit à la télévision, dans les reportages sur les saisies de drogues. Une masse compacte et blanche, enveloppée dans un plastique épais scellé avec du ruban adhésif. J'ai fait un petit trou dans l'emballage et j'ai goûté la poudre en la frottant sur mes gencives. Sans être expert en la matière, je n'étais pas non plus novice. Ma langue a été anesthésiée. Ma gorge aussi.

Je suis resté là, pensant au poste de police où je devrais passer, sur la route de Corumbá. À l'idée d'une montagne d'argent, il m'a fallu moins d'une minute pour prendre ma décision.

Je ne sais plus qui a dit que l'homme ne reste pas honnête très longtemps quand il se retrouve tout seul, mais c'est la stricte vérité.

Tant que j'y étais, j'ai aussi retiré la montre du poignet du pilote et j'ai foutu le camp.